

Obscenity. Edited by L. BIRBERICK and RUSSELL J. GANIM. HUGH G. A. ROBERTS, Guest Editor. *Studies in Early Modern France*, vol. 14. Charlottesville, Rookwood Press, 2010. Un vol. de 220 p.

Ce recueil réuni par Hugh Roberts offre un ensemble de textes intéressants et utiles. La diversité des objets étudiés et des approches n'empêche pas que le lecteur éprouve une forte impression de cohérence : chaque étude démontre à sa manière la présence forte, dans la haute culture de la Renaissance, d'un ensemble de pratiques discursives et graphiques perturbantes et comiques, frivoles et embarrassantes, que l'on peut légitimement placer sous l'étiquette, si délicate à employer pourtant à propos de cette période de l'histoire, de l'obscénité. Plus encore, ces études, qui semblent toutes viser à comprendre la civilisation française de la Renaissance, déploient pour le lecteur un ensemble érudit et théorique particulièrement efficace. Il n'est pas d'autre manière, pour rendre compte du contenu des contributions recueillies, que de présenter brièvement un ou deux aspects saillants de chacune d'entre elles.

Philip Ford montre, à propos de Marot, de ses adaptations d'épigrammes latines, mais aussi des traductions latines des épigrammes marotiques gauloises, des usages de mots obscènes et choquants clairement différenciés entre les poèmes en langue vernaculaire, euphémiques, et les poèmes latins qui assument l'obscénité de leur vocabulaire. Il apparaît que le public, cible des poètes, détermine le registre de langue employé et qu'au contraire d'un public mondain, lecteur de poésie en langue vernaculaire, un public lettré était moins aisément choqué. Explorant également la diversité des publics, Dirk Van Miert étudie l'usage des injures chez Scaliger. Le célèbre érudit ne manquait jamais l'occasion d'invectiver brutalement (tout en s'appuyant sur une rhétorique savamment maîtrisée) ses adversaires dans certaines polémiques (notamment autour de ses affirmations mensongères concernant ses origines nobles), voire de se montrer particulièrement cru, y compris avec ses propres alliés. D. Van Miert y voit un moyen de confirmer l'appartenance de celui qui profère les mots les plus vulgaires, comme de celui qui les reçoit, à une même communauté, celle dont l'érudition sait mesurer la légitimité rhétorique des mots employés. L'étude qui suit, de Barbara Bowen, poursuit l'enquête sur les rapports de l'obscénité et de la rhétorique. L'auteure appréhende en effet les dialogues de Tabarin, dans lesquels celui-ci questionne le sage Mondor pour révoquer inexorablement ses réponses au bénéfice d'explications souvent d'ordre sexuel ou scatologique. B. Bowen voit dans ce procédé, copieux et le plus souvent fondé sur une érudition manifeste, autre chose qu'une satire ou qu'un simple enchaînement de grossièretés destinées à divertir les rieurs : la rhétorique se tournerait elle-même en dérision.

Nelly Labère étudie le *Lidia* et les reprises de sa trame par Boccace, et Chaucer, ainsi que dans les *Cent nouvelles nouvelles*. Elle observe notamment comment le motif de l'héroïne qui doit tromper, en sa présence, son mari perché dans un arbre, active deux significations majeures du mot « obscénité », ce qui est hors scène (l'acte sexuel) mais aussi ce qui manifeste la sexualité de manière inappropriée (« la femme et son désir », p. 44). Cette pluralité des significations de l'obscénité, Grégoire Holtz la retrouve dans la littérature viatique de la Renaissance à laquelle il s'intéresse : la découverte de décences et d'obscénités alternatives à celles de l'Occident. L'obscénité ressentie au spectacle des sociétés rencontrées tient à une perspective morale adoptée par les scripteurs autant qu'à leurs démarches descriptives ; celles-ci les amènent à mettre en scène leur présence en des lieux théoriquement interdits et qui deviennent *de facto* obscènes, ce qui n'empêche pas que la littérature viatique appelle, pour ainsi dire, à « faire bouger » les habitudes mentales des lecteurs. Et en s'appuyant sur la définition plurielle de l'obscène selon

Érasme notamment, Emily Butterworth examine à travers l'exemple de Brantôme les conditions de possibilité de définir l'obscénité un siècle avant Molière. Cela la conduit à poser l'hypothèse selon laquelle l'auteur des *Dames galantes* pratique un jeu avec les limites en impliquant comme il le fait son lecteur dans les narrations audacieuses de son livre.

Les trois études suivantes appréhendent le recours à l'obscène comme un dispositif textuel ou une ruse rhétorique. Emma Herdman s'interroge sur la fonction de publications comme les *Quarante Tableaux* de Tortorel et Perrissin, ou le *Theatre des cruauitez* de Verstegan : elle suggère que l'obscénité des atrocités des Guerres de religion, une fois figurée, repose sur le modèle cathartique de la tragédie et sur la distinction entre l'objet et sa représentation, qui légitimerait de telles illustrations. Vincenzo Ercolani se propose de construire l'obscénité rabelaisienne pour suggérer ensuite qu'elle a pour fonction, entre autres, de jouer le rôle d'un parapluie que l'auteur déploierait au-dessus de son œuvre : les motifs obscènes, grossiers et frappants par nature, attireraient l'attention des critiques et les détourneraient des vrais propos séditieux de Rabelais. Ariane Bayle et Lise Wajeman présentent *Le Triumphe de Tres haulte et Puissante Dame Verolle* (1^e éd., anonyme, 1539), recueil composite qui traite, sur le mode comique, de divers aspects de la vérole. Les auteures montrent en particulier que la prolifération joyeuse de la langue est dans un rapport d'analogie grotesque avec la prolifération de la maladie. L'obscénité est alors un procédé grotesque destiné à stopper une maladie qui ne se soigne pas.

Tout en renouant avec les premières études du volume et la question des publics, les trois dernières contributions mettent en évidence des rencontres, des mélanges discursifs révélant la présence presque obsédante de l'obscénité à la Renaissance, mais une présence qui s'accompagne d'un rapport grave à la complexité du réel et de l'existence humaine. Valérie Worth-Stylianou s'attache à montrer comment des traités de médecine (de Paré, de Joubert, et de Duval), qui évoquent nécessairement les organes génitaux, leurs fonctionnement et dysfonctionnement variés, ont été attaqués en leur temps, l'accusation d'obscénité étant liée au fait que ces textes en langue vernaculaire diffusaient pour un public élargi, et tout aussi incontrôlable que la diffusion des textes, un savoir et des discours qu'on aurait souhaité conserver en latin. Dominique Brancher, quant à elle, parcourt la littérature médicale de la Renaissance de manière extensive pour en examiner la littérarité. Elle ressaisit ainsi la ritualisation comique des dissections de corps humains, des récits de cas médicaux des plus obscènes, le personnage littéraire du médecin obscène, etc., dans un mouvement qu'elle appelle « la vernacularisation du savoir » (p. 182) où se brouillent les frontières entre savoir et formes littéraires. Hugh Roberts, enfin, en étudiant Joubert, Du Fail, Bruscombille et de Verville, montre que cet ensemble pourtant très divers révèle des procédures similaires d'exploration du dicible. La présence de métaphores liées en particulier au banquet lui permet de mettre au jour une vision du monde qui exclurait l'idée même d'obscénité au bénéfice d'une perspective plus accueillante à la diversité du réel.

C'est donc de la mobilisation de motifs et de représentations jugés agressifs (et de leurs effets) qu'il est question dans ce recueil passionnant. Mais il s'agit aussi de la manière dont on peut faire de l'obscénité un outil pour comprendre une civilisation au travers des textes et images qu'elle a laissés. B. Bowen considère l'obscénité comme un outil propre à questionner les puissances de la rhétorique. P. Ford y voit, comme D. Van Miert, un moyen pour un auteur de manifester son appartenance à une communauté, celle des lecteurs auxquels il s'adresse. Elle est aussi, selon N. Labère et G. Holtz, un moyen d'interroger le monde comme il va, ses modes de fonctionnement et ses dysfonctionnements. Pour E. Butterworth, la mobilisation de motifs obscènes peut être motivée par un souci de questionner les limites du dicible, ou de se protéger, selon V. Ercolani, voire pour condamner, selon V. Worth-Stylianou. Pour E. Herdman,

l'obscénité graphique est employée à titre critique puisqu'elle révèle l'obscénité morale des adversaires (protestants ou catholiques) ; précisément, suggèrent A. Bayle et L. Wajeman, elle est un dispositif qui oblige à voir, ou qui divulgue un savoir, selon D. Brancher.

Comme en miroir de ce que font les auteurs et les œuvres traités dans ce recueil, se dégage ainsi à la lecture de ce volume l'impression que le concept moderne d'obscénité, assez clairement cadastré pour nous (quoiqu'on en redéfinisse quotidiennement, avec plus ou moins de pertinence, les limites), peut devenir un dispositif herméneutique efficace pour appréhender les cultures d'Ancien Régime et tout particulièrement à la Renaissance. En effet, cela permet d'entrer de plain-pied dans les questions qui agitaient peut-être chacun alors et que traitent les auteurs sélectionnés. Chaque étude, à sa manière, prend en charge une expérience discursive aux limites, souvent franchies, du décent, de l'acceptable, du *decorum*, et s'attache à comprendre une exploration problématique de cette expérience.

Ainsi, ce volume dirigé par H. Roberts propose une cartographie de l'obscène en même temps qu'il fait surgir tout un ensemble de problèmes de langage, d'écriture, de comportement, mais aussi des réflexions au sujet de manières d'être, de faire, et de se situer dans le monde à la Renaissance.

GUILLAUME PEUREUX